

Études littéraires africaines

OKRI, Ben, *La route de la faim*, Laffont, Paris, 1994

Lilyan Kesteloot



Number 5, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042203ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042203ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kesteloot, L. (1998). Review of [OKRI, Ben, *La route de la faim*, Laffont, Paris, 1994]. *Études littéraires africaines*, (5), 65–68. <https://doi.org/10.7202/1042203ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

liens personnels n'est pas moins redoutable que la force des schémas anciens pour brider la liberté de parole.

On ne saurait comprendre ces textes sans une sociologie de leurs producteurs. La question de la prose mérite un examen attentif : le récit "narratif" s'oppose au récit énigmatique, puisque tels sont les deux sens du terme *tatsuniya*. La distinction ancienne d'Edgar entre les récits *tatsuniya* et les traditions *labari* doit donc être complétée. Le terme *kissa* renvoie à des histoires vraies sur le prophète ou l'islam, alors que *hikaya* porte sur le caractère fonctionnel de récits au contenu didactique. Il faut donc considérer l'intention, la forme tout autant que le contenu comme le remarque Furniss à la suite de Dangambo, grand spécialiste actuel des études sur la littérature haoussa à l'université Bayero de Kano.

Un des attraits du livre est le nombre important de traductions qui nous donnent plus qu'une idée - le goût - de ce qui s'écrit aujourd'hui en haoussa. *Pourquoi lire la poésie haoussa ?* se demandait récemment Furniss (CEAN, 1991) et il nous livre sa réponse dans ce livre : pour comprendre les enjeux éthiques d'une société ; la littérature n'est pas qu'un jeu formel. Au contraire, d'une certaine manière, les formes fixes permettent le débat sur les normes morales, comme dans notre littérature classique. Ce travail nous fait accéder à une forme neuve d'anthropologie littéraire, qu'il nous est rarement permis de lire et qui nous paraît constituer une voie d'avenir pour toutes les études littéraires et pas seulement les études africanistes. Le plaisir du texte est procuré par les traductions, dont G. Furniss sait être l'interprète savoureux, comme il nous a été donné de l'entendre récemment (Colloque *Creative writing in African languages*, Londres, septembre 1997). La connaissance qu'il a de la littérature procède des livres et des manuscrits, mais aussi de la société et de ses échanges avec "les gens", sur les marchés et sur les chemins. En somme, il n'y a pas que des émirs et des poètes lettrés chez les Haoussa : il y a dans leur monde une culture démocratique et satirique, celle des *talakawa*, des rappers *yan gamba* et des écrivains de roman policier, dénonciateurs de tous les maffieux nordistes. Ce beau livre nous incite à demander des traductions en français.

■ Alain RICARD

NIGERIA

■ OKRI, BEN, *LA ROUTE DE LA FAIM*, LAFFONT, PARIS, 1994

Ouvrage étonnant ! Par son style surabondant en mille détails qui peignent le décor, les gens, les événements, le visible et l'invisible, avec le même naturel, la même précision. Par l'univers ainsi évoqué et qui prend corps au fil des pages, jusqu'à devenir lancinant, obsédant, insupportable. Par cette minutieuse mise en scène d'une société qui s'abîme dans le chaos.

Le romancier nigérian Ben Okri a choisi comme narrateur un enfant, et c'est à travers les yeux de celui-ci que se déroule la vie quotidienne des gens d'un bidonville de Lagos. Quartier en bordure de marais et régulièrement inondé par ce dernier à la saison des pluies. Quartier grouillant des foules venues des campagnes ou repoussées par la ville, et qui s'entassent dans des "maisons" dont les tôles des toits sont partout percées, et dont les fenêtres branlent. Des baraques, pleines de rats et de cafards, que des propriétaires impitoyables louent fort cher.

Il est vrai que tout est très cher pour le peuple qui s'y abrite. Chômeurs, handicapés, mendiants, colporteurs, journaliers, tous gagne-petit, ou gagne-rien-du-tout.

L'enfant Azaro habite donc avec son père et sa mère dans une "maison" d'une seule pièce. Cuisine et salle de bain sont dehors, dans la cour arrière. Devant passe la rue, pleine de crevasses, de caillasse et de boue. La mère part chaque matin avec son petit éventaire sur la tête. Elle va au marché vendre des allumettes, des oranges, des bricoles. Le père est débardeur, il est engagé selon les occurrences pour porter. Il porte surtout des sacs de ciment qui lui rompent le cou et le blanchissent de poussière. Et les jours se succèdent, ponctués seulement par la fatigue écrasante du père, et la lassitude inquiète de la mère : avoir de quoi faire le repas du soir, de quoi acheter des bougies, ou l'alcool indigène pour le père, de quoi payer le loyer. Problèmes quotidiens agrémentés de moustiques et du bruit des rats.

Quant à Azaro, il vagabonde. Bien avant qu'on le mette à l'école, il vagabondait déjà. Car Azaro est un enfant "abiku", entendez un enfant-esprit. C'est un phénomène courant en Afrique qui se remarque par le fait que cette sorte d'enfant a des comportements assez étranges et des visions ou des prévisions plus étranges encore. Ainsi Azaro n'est ni timide ni peureux. Il manifeste une insatiable curiosité. Enfin, il "sait" d'où il vient et il "voit" les esprits et les morts quand ceux-ci viennent se mêler au monde des vivants.

Le récit d'Azaro est donc un enchevêtrement de scènes et de personnages visibles et invisibles et qui se passent tantôt dans l'espace surnaturel, tantôt dans l'environnement réel et quotidien.

Ainsi Azaro se meut entre la maison, la rue, dont le pôle est le bar de Mme Koto (qui a décelé avant ses parents sa nature particulière) et la grand-route qui mène à la forêt menacée par les travaux de la ville qui s'étend. Azaro s'égaré régulièrement dans cette forêt qui regorge d'esprits tous plus difformes les uns que les autres et dont le but est de convaincre l'enfant de "revenir" parmi eux pour de bon.

Mais Azaro aime sa mère et l'idée de son chagrin suffit à lui faire rejoindre le monde des hommes. Après quoi, il se fait battre par son père parce qu'il ne veut pas dire d'où il vient...

Cependant la quiétude relative de ce quartier paumé va être profondément perturbée par la politique. Les partis s'affrontent, les campagnes

électorales déversent leurs promesses mensongères et leurs cadeaux avariés. Le quartier tout entier sera intoxiqué par du lait en poudre largement distribué par le Parti des Riches. Et lorsque les gens, écœurés, décident de ne pas voter pour celui-ci, ils vont être ravagés par des expéditions punitives de nervis, milice armée de bâtons et de machettes.

Il est vrai que le Parti de Pauvres ne vaut pas mieux. Les politiciens mentent tous, volent tous. Et ils ressemblent aux rats du quartier : "Ils dévorent les propriétés. Ils dévorent tout ce qui est à portée de leur vue. Un jour, quand ils seront très affamés, ils nous dévoreront."

Tel est l'avis des voisins que Azaro répercute.

Et un jour l'enfant comprend l'immense misère de ce peuple largué hors de tout espoir de bien-être, de confort, de progrès, ces gens de la faim, le long de la Route vorace qui les mange en des sacrifices périodiques. Azaro comprend que la faim, la fatigue de son père et de sa mère sont multipliées par celles de tous les habitants de sa rue, celles des nuées de mendiants qui s'y ajoutent.

En contrepoint de toute cette misère, le bar de Mme Koto. Curieuse personne qui, parce qu'elle en a assez de cette misère à partager chaque jour, décide de pactiser avec la Politique.

Les gens du Parti des Riches prennent l'habitude de venir boire chez elle ; elle engage des prostituées, elle pratique des rites occultes pour attirer les clients. Elle attire ainsi aussi bien les esprits tordus que les nervis du Parti. Son bar devient le lieu de scènes délirantes auxquelles assiste Azaro, avec ses yeux qui voient tout et même "ce qu'un enfant ne doit pas voir".

Elle aura voiture et électricité, luxes inouïs que pauvres et mendiants admirent sans bien y croire.

Pendant ce temps, un photographe se fait tabasser pour les photos d'émeutes et de brutalités policières qu'il a publiées dans les journaux de la ville et il doit s'exiler du pays. Le père se fait tabasser parce qu'il a hébergé le photographe.

Alors le père d'Azaro, au bout du rouleau et n'en pouvant plus de révolte et de fatigue, décide de devenir boxeur. Il s'entraîne après le travail et chaque jour devient plus fort. Il gagne quelques combats, dont un contre un ancien boxeur mort depuis peu et dont l'esprit le provoque. Il devient ainsi un peu le héros du quartier et du coup, tout le monde, surtout les mendiants, viennent lui demander de l'aide. Alors il décide de créer son parti politique pour nourrir, soigner et instruire tout ce monde-là. On le prend pour un fou, à commencer par sa famille. Car il dépense pour les autres ce qu'il arrive à gagner avec la boxe. Folie généreuse d'un pauvre qui se redresse. Les scènes de bagarre vont s'accumuler, soit sous forme de matchs, soit sous forme de violences des nervis qui briment cette population devenue rebelle.

Le roman de 600 pages n'a pas de fin ; la vie continue ainsi, avec ses crises, des cauchemars et ses quelques moments de joie (car il y en a). Ben

Okri se situe entre Amos Tutuola et Wole Soyinka. Du premier, il a l'imagination et le sens du fantastique et pas mal de ses tableaux rappellent *The bush of ghost*. De Soyinka, il a le cœur sensible aux souffrances du peuple, la critique acerbe contre les politiciens pourris, l'intuition du vaste naufrage de l'Afrique dans *Une saison d'anomie*.

Ce livre tragique s'inscrit dans cette lignée des romans de l'absurde africain illustrée par Ayi Kwei Armah et Nourredine Farah, ou encore Williams Sassine, Ibrahima Ly, Sony Labou Tansi et Boris Diop chez les francophones. Mais le refus d'abdiquer et l'esprit de résistance s'entre-tiennent et peuvent se développer dans les pires circonstances, même si l'espoir est minime ou illusoire. Tel est le message tonique de cet écrivain de grande envergure.

■ Lilyan KESTELOOT
Ifan - Dakar

NIGERIA

■ OKRI BEN, *A WAY OF BEEING FREE*, PHOENIX, LONDRES, 1997, 144 p.,
12.99 £

Ben Okri semble entretenir un espoir dans la dynamique du Tao lovée dans les coins sombres, voilés par les toiles d'araignées. L'artiste est le témoin multiple du manque du réel, d'une vie terrible et merveilleuse. Il travaille à partir de ces coups de l'histoire et de ces fleurs. Ses matériaux sont les mots qu'il privilégie au détriment de l'imagination créatrice d'un Esprit caché, des mots libérés de leurs référents, inclus dans des chaînes de pures connotations. Mais sa vision va à l'encontre des tours d'ivoire que ces positions laisseraient craindre car une telle pratique ouvre sur des transgressions qui l'opposent à tous les chiens de garde. Le poète se retrouve toujours auprès de ceux qui sont engagés au service de justes causes.

Les faits sont parfois plus surprenants que les trouvailles de l'imagination concède-t-il, la frontière entre le monde et l'imaginaire est imprécise, mais il ne doute guère que les récits soient plus forts que les épées. Ces positions sont partagées par d'autres auteurs, sous d'autres cieux, mais nous regrettons un peu que Ben Okri ait tendance à définir ceux qui ne le suivent pas comme cyniques, autoritaires, voire même des ennemis de la poésie. La grande force des meilleures œuvres du romancier nigérian pourrait résider dans un lien profond avec un référent socio-politique plus concret que son univers de démons et de visions merveilleuses le laisse supposer. Poésie terrible, cruelle, la poésie des taudis, de la boue, des apparitions et des peurs aurait au moins le mérite de dire l'horreur quotidienne que vivent les Nigériens. Or dire c'est tenter de contrôler, soulager, vaincre demain peut-être...

■ Michel NAUMANN